

Pierre Mertens

et l'accusation d'antisémitisme en guise d'épistémologie

« *L'antisémitisme, c'est la pire des accusations, celle qu'on lance pour tuer son adversaire.* »

Jacques Le Rider

Le Monde des livres, le 30 octobre 2009

1. Extrait de la revue *La Règle du Jeu* – 2006, n° 30, « **Psychanalyse : contre-attaque** »

Numéro entièrement consacré à réagir à *Le livre noir de la psychanalyse*¹

Pages 230s

« **PIERRE MERTENS, Romancier, essayiste et dramaturge**

Freud : tolérance zéro ? »

« [...] Le soir où je me rendis, pour la première fois, chez mon analyste, c'était au cours de l'hiver et il y avait du verglas. Je faillis, bien rebrousser chemin. Après tout, n'allais-je pas là, persuadé que j'expliquerais à mon interlocuteur que, bien sûr, il n'y aurait jamais de seconde séance ? Cinquante minutes après, je sus que nous nous fréquenterions, sans doute, durant quelques années. La naïveté n'est pourtant pas mon fort (j'aime exprimer, à tort ou à raison, les choses comme cela). En suis-je sorti plus heureux ? (J'ai au moins compris que ce mot avait un sens.)

Alors : *Le Livre noir*... Puisque ses responsables (je ne dis pas ses auteurs) se sont cru permis de pasticher un genre, un registre où l'on incrimine des génocides, répondons-leur qu'ils ont commis "un petit bréviaire de la haine". Comme il y a des seconds couteaux, il existe de petits inquisiteurs. Des gagne-petit de la détestation.

Le livre (?) évoque les psys comme on parlait des juifs dans les années trente : grand complot sectaire, goût du pouvoir, avidité pécuniaire... Et si cette démarche ne reflétait, entre autres, qu'un avatar du nouvel antisémitisme ? Cela eût, pour le moins, mérité un effort de style. La démarche proposée attend encore son Céline, ou son Thomas Bernhard !

Ici, cela fonctionne un peu comme, en d'autres temps, la commission McCarthy.

Le propre des imposteurs, c'est qu'ils voient des imposteurs partout. Le cubisme, la musique sérielle, Malraux, Breton (n'est-ce pas, Houellebecq ?), Chaplin, Hegel et... Darwin ! Le dernier degré de la démythification, c'est lorsqu'elle devient mondaine. Il est des défroqués par snobisme.

Il ne s'agirait que d'une péripétie d'un combat d'écoles. Mais non : les analystes et les comportementalistes que je connais ne croisent pas ce genre de fer. Ils se relaient plutôt. Le menu est riche. Il n'y a pas qu'une seule réponse à la souffrance humaine.

¹ Meyer, C., Borch-Jacobson, M., Cottraux, J., Pleux, D., Van Rillaer, J. (2005) *Le livre noir de la psychanalyse*. Paris : Les arènes, 830 p. Réédition en éd. de poche, Collection 10/18, n° 3991, 2007, 1018 p. Nouvelle édition remaniée, Les arènes, 2010, 540 p.

Médire de la cure par la parole, c'est une censure qu'il fallait encore inventer. (Dans l'Argentine du général Videla, les analystes furent les intellectuels les plus persécutés.)

“On n'aime pas la littérature”, disait Flaubert dans Bouvard et Pécuchet, quand il mesurait le poids de joyeuse subversion qu'elle supposait.

Aujourd'hui, il se trouve des détracteurs professionnels, à la page, pour repasser le couvert. On n'aime pas la psychanalyse. Les négationnistes de maintenant sont encore ceux d'hier. “Ils n'ont que le mot amour à la bouche. Et, au nom de l'amour, ils haïssent”, disait D.H. Lawrence. Ils tirent plus vite que leur ombre. Ils y ont quelque mérite. Car, à cette ombre même, ils se réduisent. »

Remarque de J. Van Rillaer sur l'affirmation : « Dans l'Argentine du général Videla, les analystes furent les intellectuels les plus persécutés ».

C'est faux. En réalité, beaucoup de sociologues et de psychologues ont été persécutés, mais guère les analystes.

Voir : l'historien argentin M. Plotkin (2010) *Histoire de la psychanalyse en Argentine. Une réussite singulière*. Paris : Campagne Première, 370 p.

Extrait de la conclusion de l'historien : « La grande majorité des analystes se sont retranchés derrière “la neutralité analytique” et sont restés confinés dans leurs cabinets. Ils estimaient que la cure est un espace où toute question peut être résolue de façon privée. « Ils partageaient même l'idée que leur mission était d'aider les patients à s'adapter à l'environnement dans lequel ils vivaient, et considéraient que se prononcer sur la qualité de cet environnement — et, à plus forte raison, le changer — n'était pas de leur ressort » (p. 352).

Pour plus de détails, voir : <http://www.pseudo-sciences.org/spip.php?article1529>

2. Extrait de la revue *La Règle du Jeu* – N° 30, p. 164 à 168

[N.B. *Le Nouvel Observateur* a consacré son dossier du 1^{er} septembre 2006 à la sortie du *Livre noir de la psychanalyse*]

« LAURENT JOFFRIN - Directeur de rédaction du *Nouvel Observateur*
Le journaliste et les psys »

« Quelle mouche l'a donc piqué ? Tout dans son passé empêchait *L'Obs* de faire cas d'un ouvrage comme *Le Livre noir de la psychanalyse* ; *a fortiori* d'en publier les bonnes feuilles. Avec la nouvelle histoire, l'humanisme camusien ou les « philosophies du soupçon », la psychanalyse était l'une des fées qui entouraient le berceau du journal. Son esprit imprégnait sa rédaction, son vocabulaire irriguait ses articles, des analystes célèbres gravitaient autour de lui. *L'Obs*, par nature, était « psy ». Alors pourquoi cet écart, pourquoi cette incongruité, pourquoi ce crime ?

Parce que, quoi qu'en pensent les sociologues, la vie des médias échappe au déterminisme culturel. Placé dans un « champ » particulier, comme aurait dit Bourdieu, *L'Obs* n'en suit pas forcément les règles. Peut-être est-il plus libre qu'on ne le croit... Le maléfique hasard, en tout cas, a joué son rôle. Nous avons déjà travaillé avec les éditions des Arènes sur un excellent livre sur la mémoire du Débarquement. Éclectique, la maison me proposa au début de l'été son opus antifreudien. Je demandai conseil. Aussitôt, le diagnostic tomba : à l'index ! Fallait-il publier ? La question elle-même était scandaleuse et ne devait pas être posée. On m'en parla comme les bons prêtres de ma prime jeunesse évoquaient Gide ou

Zola : d'un ton gêné et réprobateur, plein de commisération pour le pécheur inconscient qui ne mesure pas la gravité de sa chute. Autrement dit, l'affaire devenait tentante...

Aussi, un soir d'été, ces neuf cents pages emportées en vacances, j'éloignai mon entourage, je fermai volets et fenêtres, je tournai à double tour les clés dans les serrures et, dans une pénombre protectrice, à la lumière d'une lampe unique et discrète, j'ouvris *Le Livre noir*. Déception. Nul démon destructeur ne s'emparait du lecteur, nulle fascination du Mal, nulle érection adolescente. Un gros livre disparate, souvent polémique plus que de raison, savant dans certaines parties, drôle dans d'autres, agressif souvent, pataud parfois, mais argumenté. Je lis aujourd'hui dans l'aimable circulaire envoyée par *La Règle du jeu* que *Le Livre noir* est « imbécile ». C'est tout à fait faux. À moins, bien sûr, de tenir Aldous Huxley, dont on peut lire un texte classique, Isabelle Stengers et son maître Karl Popper, Tobie Nathan, psychiatre et ethnologue, sans parler d'une tripotée d'universitaires titrés, de chefs de services hospitaliers et de professeurs de psychologie, pour un ramassis de simples d'esprit, ce qui serait tout de même pousser un peu loin l'arrogance. Erroné, ce livre ? On a le droit de le penser. Partisan ? Faux ? Peut-être. Imbécile, non.

Je m'aperçus vite, au demeurant, que les arguments d'autorité allaient occuper l'essentiel de la polémique bientôt déclenchée contre ces pages hérétiques. Le premier apparut dès le début août : cette prose, me dit-on, était antisémite. Diable ! L'affaire prenait une drôle de tournure. Ainsi, une lecture attentive ne m'avait pas permis de déceler dans cette littérature la marque hideuse de la Bête. Vérifications, relectures, recherche dans les interstices du texte : l'antisémitisme dénoncé était invisible à l'œil nu. Peut-être n'en était-il que plus dangereux. Allais-je cautionner un texte pervers, un pamphlet honteux, un Protocole des Sages de Freud ? La question fut posée à Catherine Meyer, coordinatrice de l'ouvrage. Dans une variante de l'histoire de l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours (brun), il s'avéra qu'un auteur présent dans le livre avait dit un jour du bien d'un autre ouvrage (sur la psychanalyse) publié par un auteur lui-même lié à l'extrême droite. Mais qu'il avait fait machine arrière quand il avait constaté l'erreur... [2] Il apparaissait surtout que nombre d'auteurs du livre appartenaient à la gauche la plus classique et que leur position rationaliste et antifreudienne ne reflétait évidemment aucun préjugé ethnique ou racial. Le procès était nul et non avenue. J'écartai donc l'accusation d'antisémitisme qui a d'ailleurs disparu depuis... Mais comment réagit Paris ! Il me revint aux oreilles qu'on taxait pareillement d'antisémitisme la journaliste de *L'Obs* chargée du dossier ! Accusation outrageante et ridicule qui fut fort heureusement réfutée dans l'œuf.

La deuxième accusation était un peu plus sérieuse. Ces auteurs, me dit-on encore, sont les membres d'une faction nuisible, appelée « TCC », pour « thérapies cognitivo-comportementales » (avec un nom pareil, on se demande comment ils peuvent séduire...). Ces dignes successeurs du docteur Coué, qui nient l'efficacité de la cure psychanalytique, prônent une prise en main du sujet par lui-même, dédaignent les fascinants méandres de l'inconscient, négligent la fonction fondamentale du refoulement, relativisent le rôle des pulsions sexuelles dans la formation du psychisme, n'étaient en fait que des agents stipendiés des trusts pharmaceutiques, eux-mêmes l'émanation des forces obscures de l'impérialisme yankee. Après le fascisme, l'ultralibéralisme. Le costume, décidément, est bien large. Renseignements pris, il s'avéra que ces TCC, si elles ont de nombreux soutiens aux

[2] Il s'agit de Jacques Van Rillaer, qui avait fait un compte rendu du livre de Bénesteau. Mme Roudinesco a prétendu qu'à la suite du jugement au procès de Bénesteau Van Rillaer « a fait son autocritique concernant le livre de Bénesteau, avouant qu'il n'avait pas bien saisi le contenu de celui-ci ». C'est totalement faux : Van Rillaer n'a jamais fait cette « autocritique ». Pour des détails, taper dans **Google** :
« Roudinesco.Bianco.Freixa.Rillaer »

États-Unis, sont internationales et que leurs pères fondateurs sont loin d'être tous américains. Il s'avéra aussi que leur soumission aux laboratoires pharmaceutiques n'est en rien démontrée, pas plus, en tout cas, que celle de n'importe quel médecin prescrivant n'importe quel médicament. Et qu'en milieu hospitalier nombre de psychiatres à formation freudienne administrent eux aussi, sans en faire une affaire, des médicaments psychotropes dont ils attendent avec raison, par réduction des symptômes, un soulagement pour le patient et une possibilité d'action pour le thérapeute. Seraient-ils aussi des agents des trusts ?

Ces préalables levés, *L'Obs* publia des extraits de l'horrible livre dont la noirceur diabolique décollait surtout d'un pur et simple procès en sorcellerie. Il s'ensuivit bien sûr un déluge de courrier où les arguments de raison étaient comme des pépites perdues dans une épaisse gangue anathème mais où, à l'inverse, de très nombreux patients recourant aux TCC nous remerciaient d'avoir, pour une fois, donné la parole à leurs thérapeutes. Je ne sais qui a raison ou qui a tort. Les psychanalystes sereins — il y en a — se gardent bien, d'ailleurs, d'emboucher les trompettes de la dénonciation. Ils nuancent, réfutent, argumentent, expliquent et mettent en perspective. Pour eux, les thérapies doivent coexister et, le cas échéant, se compléter. Symétriquement, les tenants des TCC reconnaissent volontiers qu'à s'attacher uniquement aux symptômes, ils se tiennent en lisière de l'esprit humain et qu'ils brûlent souvent d'y pénétrer, à l'aventure, à la manière des freudiens. Ceux-là, des deux camps, sont convaincants.

C'est en abordant le fond des choses, par des raisonnements construits exprimés dans une langue claire, que les psychanalystes peuvent défendre leur cause. Et non par la publication frénétique de réquisitoires aussi virulents qu'obscurs, fondés sur des sophismes emboîtés les uns dans les autres, agrémentés de mauvais jeux de mots assésés sur un ton solennel et dont la faiblesse logique est à peine camouflée par un jargon autoparodique. Deux discours, répétés à l'infini, nuisent spécialement à la psychanalyse. Le premier veut réfuter à l'avance tout essai d'évaluation rationnelle de la cure psychanalytique. C'est pourtant sur une présomption d'efficacité que Freud a bâti à l'origine son succès. C'est parce qu'il promettait l'atténuation des symptômes par la découverte de traumatismes cachés qu'il a recruté patients et disciples... Lui croyait à la science. Pourquoi pas ses héritiers ? Si les évaluations proposées sont insuffisantes ou biaisées, pourquoi ne pas en élaborer d'autres, plutôt que de recourir sans cesse à des preuves invérifiables ou à des affirmations infalsifiables et renvoyer pour le reste, tel un croyant, aux écrits du prophète ? Cette attitude porte un nom : le dogmatisme. Qui peut y croire ?

De la même manière, dès qu'on parle thérapie, le psy courroucé brandit l'argument définitif : halte là, pauvre candide, la psychanalyse ne cherche pas à soigner ! Elle est exploration incertaine, retour sur soi, plongée introspective et recherche des fondements du moi. Soigner ? C'est bon pour les goujats ! Argument possible, après tout : la cure serait un exercice d'auto-analyse et non une thérapie. Pourquoi pas ? Mais alors il faut écrire, d'une manière ou d'une autre, sur la plaque qu'on visse à l'entrée de son cabinet : « Ici on ne soigne pas. » Et pourquoi, dans les documents résumant les buts fixés aux centres pédopsychiatriques, tout imprégnés de psychanalyse, lit-on une claire référence à l'efficacité des thérapies proposées, si précisément la recherche de l'efficacité est un dérapage « ultralibéral » ou une « normalisation des esprits », un « formatage des consciences » ? Si la psychanalyse n'est pas une thérapie, qu'on le dise, qu'on le proclame. Mais si elle l'est, qu'on en accepte la conséquence : le patient a le droit de l'interroger sur ses résultats.

Écrivant cela, on sait que nombre de psychanalystes jugeront ces propos « imbéciles ». Mais en s'abstenant d'y répondre, on conduira inmanquablement le lecteur à considérer qu'à force de condescendance, c'est l'analysant qu'on prend pour un crétin. »